

Moment de grâce au Festival de Montréal

Richard Galliano et Gonzalo Rubalcaba ont subjugué les spectateurs à ces rencontres de jazz.

L'accordéoniste est devenu le musicien français le plus célèbre du monde.

Par Sacha Reins



Le concert de Richard Galliano (photo) et Gonzalo Rubalcaba, vendredi soir au Festival international de jazz de Montréal, est à inscrire dans les annales. © AFP/ Valery Hache

Chaque année, il se produit au Festival international de jazz de Montréal un moment de grâce, un concert en apesanteur que l'on n'est pas près d'oublier et qui vient se graver indélébilement dans sa légende. Celui que donnèrent Richard Galliano et Gonzalo Rubalcaba, vendredi soir au Festival international de jazz de Montréal, s'inscrit au panthéon de ces moments exceptionnels et, quand le concert fut terminé, André Ménard, directeur du festival, monta sur scène pour dire son émotion et annoncer que Richard Galliano avait été choisi pour inaugurer l'année prochaine la

nouvelle grande salle de concert que la municipalité a entrepris de construire pour la ville. On ne sait pas encore avec quelle formation se produira le génial accordéoniste. Il pourrait fort bien venir pour l'occasion en compagnie des différents groupes qu'il anime en explorant jazz moderne, new musette, tango et classique.

Richard Galliano est aujourd'hui le musicien français le plus connu à travers le monde. Comme Toots Thielemans personnalisa l'harmonica (autre instrument populaire mais dont se méfient les musiciens passant par le conservatoire), Richard Galliano symbolise l'accordéon qu'il a réussi à sortir du mode mineur dans lequel il était enfermé. "C'est un instrument qui a été longtemps exclusivement associé aux orchestres de bal, explique Richard Galliano, et qui était donc méprisé. C'est Astor Piazzolla, avec qui j'ai étudié, qui m'a dit un jour: "J'ai fait le new tango, pourquoi ne ferais-tu pas le new musette ?" Ce qu'il fit avec le succès que l'on sait.

Aujourd'hui, les plus grands musiciens de jazz demandent à travailler avec lui (Wynton Marsalis avec qui il enregistra un album faisant le trait d'union entre Billie Holiday et Édith Piaf, Kurt Elling, Bobby McFerrin, Jan Garbarek, Charlie Haden) et sa collaboration avec le pianiste cubain Gonzalo Rubalcaba sera vraisemblablement prolongée en studio pour l'enregistrement d'un album. Après Montréal, Richard Galliano partira pour la Serbie donner un concert dans une basilique, puis entreprendra une tournée d'été française qui le verra passer par le Festival de Marciac les 5 et 6 août prochain.

Richard Galliano met Nino Rota à sa sauce

BRUNO PFEIFFER



Nino Rota, qui composa les bandes originales des plus grands films de Federico Fellini, aurait eu 100 ans cette année. Richard Galliano, l'accordéoniste français de jazz a repris à son compte le répertoire de l'Italien.

Une formation inspirée, La Strada Quintet emmenée par Galliano, reprend dans un CD quelques airs inoubliables. Le groupe rendra hommage à Nino Rota en trois grandes dates : le 5 novembre à la Maison de la Culture pour l'ouverture des 25èmes Rencontres Internationales D'Jazz de Nevers; le 10 novembre à la MAC de Bischwiller, dans le Bas-Rhin(Jazzdor), enfin à la Salle Pleyel le 16 novembre.

Richard Galliano m'attend à l'étage du restaurant Le Vieux Châtelet. Il aurait bien pu figurer dans un film du Maestro. On dirait l'un de ses acteurs. Son visage passe du sérieux à la décontraction en un éclair. Il aborde gravement la conversation. Puis se marre quand, pour la circonstance, je commande les lasagnes al forno. Le fils de Lucien, professeur d'accordéon d'origine italienne, est né à Cannes, il y a 61 ans. A sept ans, un événement le marque. Son père l'emmène voir La Strada, un des chefs-d'œuvre de Fellini. Le film passe dans le quartier. «L'air de trompette joué par Gelsomina a hanté mon esprit. Un air simple, d'un autre monde, dont la puissance m'a ébranlé. J'ai partagé cela très tôt avec Nino Rota: la volonté de séduire avec des compositions évidentes». Personne ne contestera ni à l'un, ni à l'autre, le sens aigu de la mélodie pure, tantôt heureuse, tantôt mélancolique, avec un zeste de drame social. Alors même que les deux artistes ne se sont jamais rencontrés, leur inspiration est proche. Elle rassure et protège. Elle rejoint la famille, et s'installe sereinement dans l'imaginaire. Galliano sourit sans forcer: «Le projet de lui rendre hommage trotte dans ma tête depuis des lustres. J'ai commencé à le réaliser il y a quinze ans. A l'époque, j'ai multiplié les concerts avec Enrico Rava (trompette), Daniel Humair (batterie), Jean-François Jenny-Clark (contrebasse) et le clarinettiste Gabriele Mirabassi. Le public n'était pas mûr. L'an dernier, le label Deutsche Grammophon m'a relancé. Les producteurs ont senti une attente autour de la célébration du centenaire de Nino Rota en 2011. J'ai recherché un groupe au niveau pour le défi. Comme solistes, deux musiciens à la fois proches des racines populaires et de très bon niveau: le trompettiste Américain Dave Douglas, et le Britannique John Surman, majoritairement au saxophone baryton. A la contrebasse, je rêvais d'un son soyeux. J'en sais l'Américain Boris Kozlov capable. Enfin le jeu de batterie en finesse de Clarence Penn s'imposait. »

La formation joue une musique accessible. L'important, selon Galliano, tient à ceci: «que l'émotion persiste». Il en connaît les ressorts, lui qui accompagna Charles Aznavour, Barbara, Serge Reggiani, Catherine Ringer et Juliette Gréco. Qui partagea leurs spectacles. Parfois même, comme avec Nougaro, leurs compositions. Ces ressorts, quels sont-ils? «Racontar des histoires, avec des mots de tous les jours».

Galliano s'est acharné à maintenir la fraîcheur des compositions. «Prenons l'exemple des thèmes si prenants de Fats Waller. Sont-ils faciles? Evidemment non. Pourtant, l'auditeur a l'impression que les chansons de Fats coulent de source. J'appelle cela de la musique populaire savante. J'ai tenu à en restituer l'esprit». Pour y arriver, la proximité avec l'œuvre d'Astor Piazzola a servi. Astor, l'Argentin. Astor, un modèle, disparu depuis deux dizaines d'années. Astor, l'ami. La tristesse colore le visage de l'accordéoniste: «Il m'a énormément appris». Tout le concept musical de la Galliano-Rota Connection se retrouve dans le titre The Godfather: Love Theme, exécuté par le seul duo accordéon/contrebasse. Un son terrible («Mon ADN»). Le morceau fonctionne à merveille. Uniquement pour le titre, l'album vaut le détour. On se croirait dans la salle à manger du Parrain. Les lasagnes maison, également un délice.

Richard Galliano au zénith



L'épatant, dans un festival, est de retrouver les raisons qu'on avait au départ d'aimer un musicien. C'est ce qui m'est arrivé grâce au concert dense, émouvant, joyeux qu'a donné Richard Galliano sur la scène Matisse du Nice Jazz Festival. Ce fut un de ces moments où l'on sait qu'il ne peut rien arriver à la musique qui ne soit de pure magie.

Le soir tombait, notre exaltation grandissait. Avec *Tango pour Claude* (Nougaro) où l'accordéoniste mettait toute sa fougue, le public est entré en lévitation. Il faut dire que Galliano se présentait avec une rythmique de 50 carats : le Cubain Gonzalo Rubalcaba au piano, le Camérounais Richard Bona à la basse, l'Américain Clarence Penn à la batterie. Une rythmique prise dans sa propre euphorie, souriant aux anges, crépitant de bonheur. Voir Clarence Penn taper tous les temps des deux pieds sur les pédales de la charleston et de la grosse caisse, observer Richard Bona poser ses notes comme un chat, voir des doigts pousser au bout des doigts du pianiste ou alors de petits marteaux agiles, c'est tout à fait étonnant. Quant à Galliano, il y a longtemps qu'on le sait grand lyrique, rythmicien assuré, mélodiste soufflant. On lui retrouvait au fil de morceaux intelligemment variés toutes ces qualités, plus une, constante, la concentration qui, seule, permet l'émotion.

**Magnifique concert dont on sort rajeuni,
lavé, réconforté, heureux d'avoir
encore une fois connu ça.**

Le programme a suivi une gradation savante : Aurore, de son disque récent Love Day, entrait dans le vif du sujet comme si le concert avait déjà commencé ; Bebe, de Hermeto Pascoal, déployait les couleurs pour Rubalcaba ; Waltz for Nicky défendait et illustrait le concept de New Musette ; Laurita allumait des feux ; Sérénité les baissait pour vous saisir l'âme en douceur avant de vous mener à Giselle ; Coloriage évoquait Nice, la ville dont Richard est le fils ; Hymne pour Eddy Louiss rendait hommage à un ami musicien ; Tango pour Claude mettait le comble à l'émotion ; Aria rappelait tout ce que la musique doit à Bach. En rappel, Sertao convoquait les sortilèges de la virtuosité. Le public se dressait en manière de reconnaissance. Magnifique concert dont on sort rajeuni, lavé, réconforté, heureux d'avoir encore une fois connu ça. Connu quoi ? La joie d'aimer ce qu'on aime.

Michel CONTAT